

6 août 1945

Il était tôt. La matinée était calme, chaude et belle. Tandis que je regardais pensivement vers le sud à travers les portes grandes ouvertes de la maison, des feuillages scintillants, reflétant la luminosité d'un ciel sans nuage, formaient un ravissant contraste avec les ombres du jardin.

Vêtu d'un caleçon et d'un maillot de corps, j'étais étendu sur le sol du séjour, épuisé au sortir d'une nuit sans sommeil à l'hôpital, où j'avais été de garde pour parer à l'éventualité d'un raid aérien.

Soudain, un puissant éclair de lumière me fit tressaillir, puis un second. On garde en mémoire de tels détails : je me souviens parfaitement d'une lanterne en pierre qui se mit à scintiller vivement dans le jardin, et je me demandais si cette lumière provenait d'un éclair de magnésium ou des étincelles causées par le passage d'un tramway.

Les ombres du jardin disparurent. Le paysage, si brillant et ensoleillé un instant auparavant, devint sombre et brumeux. Au travers d'une poussière virevoltante, je pouvais à peine distinguer le pilier en bois qui soutenait un angle de ma maison. Il penchait excessivement et le toit vacillait dangereusement.

Instinctivement, je tentai de fuir, mais des gravats et des poutres tombées au sol me barraient le passage. En me faufilant à tâtons, je réussis à atteindre le couloir, puis à sortir dans le jardin. Submergé par un immense sentiment de faiblesse, je m'immobilisai pour regagner mes forces. À ma grande stupeur, je découvris alors que j'étais complètement nu. Chose étrange ! Où étaient passés mon caleçon et mon maillot de corps ?

Que s'était-il passé ?

Tout le flanc droit de mon corps était lacéré et saignait. Un grand éclat de quelque chose saillait d'une plaie ouverte à ma cuisse, et quelque chose de chaud s'écoulait dans ma bouche. En la touchant délicatement, je m'aperçus que ma joue était déchirée et que ma lèvre inférieure pendait, béante. Un gros morceau de verre était fiché dans mon cou ; sans y penser, je l'en délogeai, et, avec le détachement d'un homme sidéré et en état de choc, je l'étudiai ainsi que ma main ensanglantée.

Où était ma femme ?

Soudain pris de panique, je me mis à l'appeler en criant : « Yaeko-san ! Yaeko-san ! Où es-tu ? »

Du sang commença à jaillir. Ma carotide avait-elle été touchée ? Allais-je saigner à mort ? Apeuré et perdant la tête, je criai à nouveau : « C'est une bombe de cinq cents tonnes ! Yaeko-san, où es-tu ? Une bombe de cinq cents tonnes est tombée ! »

Ma femme, pâle et apeurée, les vêtements déchirés et maculés de sang, émergea des ruines de notre maison en tenant son coude à la main. Sa vue me tranquillisa. Ma propre panique s'étant dissipée, j'essayai de la rassurer.

« Tout va bien, m'exclamai-je. Il faut juste sortir d'ici aussi vite que possible. »

Elle acquiesça de la tête, et je lui fis signe de me suivre.

Le chemin le plus court pour rejoindre la rue passait par la maison voisine ; nous la traversâmes donc en courant, trébuchant, chutant, puis courant à nouveau jusqu'à ce qu'un obstacle nous envoie nous étaler de tout notre long dans la rue. En me relevant, je m'aperçus que j'avais trébuché sur la tête d'un homme.

« Excusez-moi ! Excusez-moi, s'il vous plaît ! », criai-je frénétiquement.

Aucune réponse. Il était mort. Cette tête avait appartenu à un jeune officier dont le corps gisait écrabouillé sous une énorme porte.

Nous nous tenions debout dans la rue, effrayés et ne sachant pas quoi faire, quand une maison qui se trouvait en face de nous se mit à vaciller ; puis, prise d'une violente secousse, elle s'écroula

quasiment à nos pieds. Notre propre maison se mit à vaciller elle aussi et, en moins d'une minute, elle s'écroula dans un nuage de poussière. D'autres bâtiments s'effondraient ou basculaient dans le vide. Des flammes jaillissaient et se propageaient sous l'effet d'un vent malfaisant.

Nous prîmes enfin conscience que nous ne pouvions pas rester ainsi dans la rue, et nous nous dirigeâmes vers l'hôpital. Notre maison était détruite ; nous étions blessés et nous avions besoin de soins ; en outre, rejoindre mon équipe était mon devoir. Cette dernière pensée était irrationnelle – dans mon état, à quoi aurais-je bien pu servir ?

Nous nous mîmes en marche, mais après vingt ou trente pas, je dus m'arrêter. Mon souffle était court, mon cœur battait fort et mes jambes se dérobaient sous moi. Une soif immense m'envahit, et je suppliai ma femme de me trouver de l'eau. Mais il n'y en avait nulle part. Après un moment, je recouvrai un peu de mes forces et nous pûmes nous remettre en route.

J'étais toujours nu, et quoique je ne ressentisse pas la moindre honte, j'étais troublé à l'idée d'avoir perdu tout sentiment de pudeur. En tournant le coin d'une rue, nous tombâmes sur un soldat qui se tenait désœuvré au milieu de la rue. Il portait une serviette sur une épaule, et je lui demandai s'il pouvait me la donner pour couvrir ma nudité. Le soldat me la céda de bonne grâce, mais il ne proféra pas un mot. Un peu plus tard, je perdis la serviette, et Yaeko-san ôta le tablier qu'elle portait pour m'en ceindre les reins.

Notre progression vers l'hôpital était d'une lenteur accablante. Bientôt, mes jambes refusèrent de me porter plus longtemps. La force et même la volonté de poursuivre m'abandonnèrent, et il me fallut dire à ma femme, qui était presque aussi mal en point que moi, de continuer seule. Elle commença par refuser, mais il n'y avait pas le choix. Elle devait continuer et trouver quelqu'un pour venir me chercher.

Yaeko-san me couvrit un moment du regard, puis, sans dire un mot, elle se retourna et se mit à courir en direction de l'hôpital. Elle regarda une fois en arrière et me fit signe de la main, mais l'instant d'après elle disparut dans l'obscurité. Il faisait tout

à fait nuit maintenant, et comme ma femme était partie, un sentiment de solitude effroyable s'empara de moi.

Je dus perdre connaissance, gisant ainsi sur la chaussée, car ce dont je me souviens ensuite, c'est de la croûte arrachée de ma blessure à la cuisse et le sang jaillissant à nouveau. J'y apposai ma main, et après un moment, le sang cessa de couler et je me sentis mieux.

Pouvais-je avancer ?

J'essayai. Tout n'était qu'un cauchemar : mes blessures, l'obscurité, la route devant moi. Mes mouvements étaient toujours aussi lents ; seul mon esprit fonctionnait à vive allure.

Après un temps, j'arrivai à un espace découvert, des maisons ayant été détruites pour faire place à un couloir d'urgence. À travers une faible lumière, je pouvais voir se dessiner devant moi les contours vagues du grand édifice en béton du Bureau des communications, et derrière lui, l'hôpital. Je repris courage, car je savais maintenant qu'on me trouverait, moi ou ma dépouille, si jamais je devais mourir.

Je fis une halte pour me reposer. Peu à peu, les choses autour de moi commençaient à reprendre forme. Parmi les ombres humaines que je percevais, certaines faisaient l'effet de fantômes. D'autres paraissaient se mouvoir sous l'emprise de la douleur, les bras détachés de leurs corps, avant-bras et mains ballants comme des épouvantails. Cette vision me captiva jusqu'à ce que j'eusse soudainement conscience que ces gens avaient été brûlés et qu'ils ne déployaient ainsi leurs bras que pour mieux empêcher le frottement douloureux de leurs surfaces écorchées. Une femme nue portant un petit enfant nu parut. Je détournai le regard. Peut-être sortaient-ils du bain ? Mais j'aperçus ensuite un homme également nu, et il me vint à l'esprit que, tout comme moi, quelque chose d'étrange avait dû les dépouiller de leurs vêtements. Une vieille femme vint se placer à côté de moi. Son visage exprimait la souffrance, mais elle ne proféra aucun son. En vérité, il y avait quelque chose de commun à tous ces gens que j'observais : le silence absolu.

Tous ceux qui le pouvaient avançaient en direction de l'hôpital. Lorsque j'eus regagné assez de forces, je me joignis à

6 AOÛT 1945

ce défilé lugubre, et enfin j'atteignis les portes du Bureau des communications.

Environs familiers, visages familiers. Il y avait là MM. Iguchi et Yoshihiro, et aussi mon vieil ami M. Sera, le directeur du service commercial. Ils se précipitèrent pour me serrer la main, mais la satisfaction qui se peignait sur leurs visages laissa bientôt place à l'inquiétude de me voir blessé. J'étais trop heureux de les voir pour partager ce sentiment.

Nous ne perdîmes pas de temps en salutations. Ils me hissèrent sur un brancard et me transportèrent à l'intérieur de l'édifice du Bureau des communications, m'ignorant lorsque je protestai de pouvoir encore marcher. Plus tard, j'appris que l'hôpital était si encombré que le Bureau des communications avait dû être transformé en hôpital d'urgence. Les chambres et les corridors étaient remplis de gens, parmi lesquels je reconnaisais beaucoup de mes voisins. Il me semblait que toute notre communauté était là.

À travers une fenêtre ouverte, mes amis me firent passer dans une loge de gardien récemment convertie en poste de secours. La pièce était dévastée : gravats, meubles brisés et décombres de toutes sortes couvraient le sol ; les murs étaient fissurés ; un châssis de fenêtre, en acier lourd, était tordu et quasiment arraché de ses gonds. Quel lieu pour panser des blessés !

À ma grande surprise, je vis alors apparaître mon infirmière personnelle, Mlle Kado, M. Mizoguchi et la vieille Mme Saeki. Mlle Kado se mit à examiner mes blessures sans dire un mot. Personne ne parlait. Je demandai une chemise et un pantalon de pyjama. Ils me les procurèrent, mais toujours sans dire un mot. Pourquoi tout le monde était-il si silencieux ?

Mlle Kado acheva de m'examiner, et l'instant d'après, j'eus l'impression d'avoir la poitrine en feu. Elle était en train d'appliquer de l'alcool iodé sur mes blessures, et aucune de mes supplications ne la dissuadait de continuer. Sans autre choix que d'endurer le désinfectant, je tentai de me distraire en regardant par la fenêtre.

L'hôpital se trouvait juste en face. On distinguait parfaitement une partie de son toit et le solarium du troisième étage.